

Françoise Collinet

Université Jagellonne de Cracovie

Un point de vue belge sur la Pologne. Clichés et instantanés

Depuis les années 80, la Pologne a connu une série de transformations politiques, économiques et culturelles importantes. Ces étapes conditionnent aussi fortement mon expérience personnelle puisque je suis arrivée à Cracovie en 2003, juste avant l'entrée de la Pologne dans l'Union européenne. Avant cette date, la Pologne était pour moi associée à quelques images enfantines filtrées par la culture belge ou française ; après cette date, c'est devenu une expérience quotidienne jalonnée d'étonnements dont je voudrais partager ici quelques instantanés pris sur le vif.

Le temps des images

Avant la chute du mur de Berlin, dans mon enfance, la Pologne m'apparaissait comme un de ces pays de l'Est dont on ne sait pas grand-chose sinon qu'ils sont *de l'autre côté*, qu'ils font partie du « bloc soviétique » ou qu'ils sont des « pays-satellites ». Pour avoir passé quelques heures à contempler avec nostalgie des aquarelles de Dubrovnik en dégustant des pâtisseries tout en apprenant à me méfier des Serbes¹, j'avais une image plus vivante

1 Un récent colloque à l'université de Belgrade m'a donné l'occasion de réévaluer mes représentations. Plus encore que pour d'autres villes, en mettant les pieds en Serbie, j'avais en tête cette recommandation vernienne : « Regarde, de tous tes yeux, regarde ! ».

de la Yougoslavie. La Russie semblait aussi plus familière avec tous ces plats étalés sur une table à l'occasion de la Pâque des orthodoxes : le bortch et un dessert dont le nom m'échappe faisaient la joie des adultes (et la mienne).

Pour ce qui est de la Pologne, le souvenir le plus ancien que je parviens à évoquer est une image assez vague aperçue dans un reportage ou au journal télévisé : c'est une dame qui a l'air passablement énervée ; elle porte un foulard, des vêtements de couleurs ternes et un sac à commissions. L'image est fugace mais tenace. Une représentation ancienne mais bien plus stabilisée me vient d'une bande dessinée. L'album, qui retrace la vie de Jean-Paul II, avait été assez distribué à l'occasion d'une visite papale en Belgique. À la deuxième page, on aperçoit, dans des couleurs un peu passées, la Grand Place de Wadowice et une famille plutôt souriante. Je me souviens particulièrement aussi d'une case qui termine une page de droite, une de ces cases de décor sur lesquelles le regard du lecteur passe rapidement, pressé qu'il est de tourner la page. J'ai aujourd'hui l'impression d'avoir volontiers marqué une pause à ce moment-là et de m'être répété avec un certain plaisir qu'il fallait au contraire prendre le temps de contempler cette image : contrairement à Notre-Dame de Paris, à la cathédrale de Cologne ou à l'abbaye de Westminster², ce clocher du Wawel, on ne le verrait certainement jamais ailleurs que dans cette bande dessinée ou, au mieux, dans un livre d'art.

Plus tard, la représentation de la Pologne serait associée à une formule aussi énigmatique que péremptoire. La formule est, évidemment, ubuesque. Le Père Ubu, après avoir occis Venceslas, est devenu roi d'un pays improbable : la Pologne, « c'est-à-dire nulle part ». Par la manière dont, d'un mot, elle pose le décor, l'espèce de définition que Jarry donne de la Pologne est de celles qui se clouent dans l'esprit. Cette citation, immortalisée par ces grands cimetières que sont les anthologies littéraires, est donc assez largement partagée sans pour autant toujours être replacée dans le contexte historique propre à la Pologne de la fin du XIX^e siècle.

La pièce de Jarry éclaircit aussi la manière dont Hergé a forgé le nom d'un de ses pays imaginaires : la Bordurie, avec la Syldavie, permet de subsumer l'Histoire et certaines réalités de différents pays de l'Est. Cette transposition est donc bien plus indirecte que dans le tout premier album intitulé *Tintin au pays des Soviets*. De nombreux lieux communs sont mis en scène : folklore, costumes d'apparat, projets d'annexion d'un certain

2 « God Save the Queen », 85th Birthday of HM, Queen Elizabeth II at Westminster Abbey, <https://www.youtube.com/watch?v=j7ujvOWWfpY> (consulté le 24 juin 2021).

Müsstler, conquête spatiale, course à l'armement, agents secrets, etc. À part un cours de littérature comparée où il était beaucoup question du messianisme polonais, les années 90 n'ont pas fortement modifié les représentations que je me faisais de la Pologne et des pays de l'Est. Même s'il est un peu plus tardif (2005), l'épisode du plombier polonais a certainement marqué les esprits aussi bien en France qu'en Belgique.

Le temps des étonnements

En 2003, à mon arrivée en Pologne, mon rôle de lectrice consistait à enseigner la langue française et à sensibiliser aux particularités de la culture belge les élèves et étudiants polonais. Le Commissariat général au relations internationales (aujourd'hui Wallonie-Bruxelles international³) m'avait en effet assigné deux institutions d'accueil : l'institut de philologie romane de l'Université Jagellonne et le lycée bilingue Jeune Pologne. Parmi les nombreux étonnements que pouvait susciter, chez des citoyens venus d'Europe occidentale, une société polonaise en mutation, il y a bien sûr une expression qui, lorsqu'elle est réitérée avec agacement, permet si bien d'obtenir le silence : *nie ma* ; *nie-ma*, *NIEMA*⁴. On pourrait aussi évoquer la découverte du concept révolutionnaire de *wersalka*⁵.

Parmi les nombreuses anecdotes que je pourrais raconter, je voudrais cependant m'attarder sur les premières heures passées au lycée bilingue et la cérémonie organisée à l'occasion de la rentrée des classes ; une cérémonie marquée par le chant patriotique *Marsz, marsz Dąbrowski*⁶.

Ce chant et toute la situation qui l'entourait allaient interroger ma relation à l'hymne national belge mais aussi, et surtout, à cet autre hymne

3 <https://wbi.be/> (consulté le 24 juin 2021).

4 *Niema* signifie *muette*. En général, à la troisième injonction, la demanderesse, réduite au silence, s'en va sans demander son reste : *bo, po prostu, nie ma*.

5 Lorsque l'administratrice de l'hôtel des lecteurs étrangers m'a fait visiter mon logement de fonction, j'étais parvenue, par signes, à lui faire comprendre, mon étonnement : « Mais où est donc le lit ? ». Elle se mit donc en devoir d'éclairer ma lanterne. Avec l'attitude du démarcheur qui vante sa marchandise, elle me montra alors comment transformer en lit un canapé un peu démodé en s'écriant : *Oto wersalka!* Une réplique intérieure fusa alors en moi, telle une guillotine qui tombe : « M'enfin : *C'est pas Versailles !* ». Cependant, après 1960, cette Versailles (au féminin) allait devenir un des symboles de l'avancée sociale (*awans społeczny*) au sens d'ascenseur social profitant à grand nombre de personnes.

6 National Anthem: Poland, « Mazurek Dąbrowskiego » [REMASTERED], <https://www.youtube.com/watch?v=N057iKYUj0c> (consulté le 24 juin 2021).

qui m'est le plus familier : l'hymne national du Panama⁷. À l'échelle de la population, *La Brabançonne* n'est plus aujourd'hui un chant que les Belges portent véritablement en eux⁸. Au-delà des spécificités de la situation belge, les cérémonies patriotiques restent aussi fortement associées aux souvenirs des années 30 et de cette guerre que nous avons longtemps appelée la Guerre de 40. Par contraste, l'expérience panaméenne a constitué une expérience marquante et qui m'aide à mettre en perspective certaines réalités polonaises ou belges. Les Panaméens ont, par exemple, un tout autre rapport que les Européens à la Seconde Guerre mondiale⁹.

L'arrivée au lycée panaméen avait, elle aussi, été marquée par une célébration éducative et patriotique. Les chemises blanches sur pantalon ou jupe noirs, aperçues dès le seuil de l'école polonaise, avaient donc un air de déjà-vu. Il était cependant évident que, contrairement aux jeunes Panaméens ou aux jeunes Britanniques, mes futurs élèves ne portaient pas véritablement l'uniforme : si certains étaient venus avec leurs habits

7 D'août 1996 à juillet 1997, j'ai eu la chance de participer aux programmes d'échanges interculturels de l'American Field Service (AFS) : <https://afs.org/> (consulté le 24 juin 2021).

8 S'agissant de *La Brabançonne*, que l'on entend assez rarement, j'avoue ne pas être très en phase. Ainsi, je n'ai jamais chanté l'hymne belge dans le cadre scolaire et *La Marseillaise* est sans doute bien plus présente dans les médias. Une tante, née avant la Première Guerre mondiale, m'a bien enseigné le premier couplet. Mais elle ne pouvait prévoir que cette partie du texte serait bientôt mise au rencart au profit du quatrième. Les historiens contemporains considèrent en effet que le premier couplet, en rupture avec les réalités historiques, relève du mythe. Voir à ce sujet Jean Stengers, « Le mythe des dominations étrangères dans l'historiographie belge », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 59 (2), 1981, pp. 398–400. Et la coexistence de diverses versions, traduites dans les différentes langues nationales ne simplifie certainement pas les choses. Dans ces conditions, il n'est somme toute pas si étonnant que, lors d'une fête nationale, un Premier ministre d'expression flamande, cédant à l'insistance de journalistes francophones l'enjoignant d'interpréter a capella *La Brabançonne*, finisse par entonner *La Marseillaise*. Une séquence du JT de la RTBF (21 juillet 2007) qui est restée dans les mémoires suggère également que beaucoup de citoyens belges et de responsables politiques ignorent quel événement historique on commémore à l'occasion de la fête nationale : « Gaffe Yves Leterme sur l'hymne national belge », https://www.youtube.com/watch?v=ABTR2Xe_sGw (consulté le 24 juin 2021).

9 Dans ma compréhension des choses, à cette époque, la zone du canal restait un endroit stratégique pour les USA. Mais la zone n'a pas été attaquée et, pour les troupes états-uniennes, être stationné là-bas, c'était donc se retrouver dans une base arrière. Dans les livres d'Histoire, le fil conducteur pour la compréhension du XX^e siècle n'est donc pas la succession des deux Guerres Mondiales, nées dans l'Ancien Monde, mais les relations entre le Panama et les États-Unis.

ordinaires, c'est qu'il s'agissait bien plutôt d'un simple code vestimentaire réservé à certaines occasions. Au Panama, l'uniforme fait au contraire partie du quotidien ; les cérémonies patriotico-éducatives ont lieu chaque lundi. Dans mon expérience, chaque semaine, un bon millier d'élèves étaient réunis dans la salle de gymnastique : les lycéens (chemises blanches) au bord du terrain de sport et les collégiens (chemises bleues) debout dans les gradins. Les classes sont autant de petites cohortes guidées par leur professeur principal. Pour l'étranger, le moment intéressant est celui de savoir s'il faut ou non chanter l'*himno istmeño*¹⁰. Mes réticences, liées aux cours sur l'Histoire des années 30, furent cependant de courte durée. Les injonctions et la gestuelle d'allure militaire sont faciles à imiter mais il est aussi difficile de s'y soustraire. Lorsque les premières mesures résonnent et qu'on a déjà la main sur le cœur, le plus naturel est encore de chanter – ou de s'en donner l'air.

Cette puissance que peut exercer sur le comportement individuel une foule enrégimentée chantant à l'unisson, je ne l'ai pas éprouvée lors de la rentrée des classes du lycée Jeune Pologne. Pour moi, par opposition à la cérémonie panaméenne, c'était une cérémonie du Vieux Continent, une cérémonie davantage tournée vers une forme plus contemplative de commémoration.

En Pologne, la surprise n'était plus comme au Panama au début de la cérémonie, mais à la fin, lorsque les élèves promettent solennellement qu'ils travailleront avec application (!). Cette promesse apparaissait comme le point d'orgue de la cérémonie. Mais comment pourrait alors se faire la transition vers ce moment où le quotidien reprend ses droits, le moment où l'assemblée se désagrège et où chacun peut vaquer à ses occupations ? C'est le moment qui, dans la messe de certains chrétiens, correspond à l'injonction *Ite missa est*.

La réponse à cette question s'est présentée sous la forme d'une saynète où des élèves de la classe terminale incarnaient les personnages d'une pièce de Gombrowicz¹¹. Quatre adultes en furie (le père, la mère obsédée par les microbes, le prêtre et le professeur) s'acharnent sur le malheureux Witold, un jeune va-nu-pieds qui, bientôt, devra passer son examen d'(im)maturité.

C'est donc l'auto-dérision qui, ce jour-là, a permis le retour à la normale. Mais c'était aussi cette riante remise en cause de l'idéologie véhiculée par

10 National Anthem: Panama, Himno Istmeño, National Anthem: Panama, « Himno Istmeño », <https://www.youtube.com/watch?v=q98udmYA1u0> (consulté le 24 juin 2021).

11 La scène correspond à l'incipit de la pièce *Historia*.

l'école qui invite les élèves à rejoindre leur salle de cours. En classe, l'application des élèves (ou des étudiants), leur volonté d'apprendre et les résultats auxquels ils parvenaient m'ont remplie d'admiration. J'avais plus d'incertitudes concernant l'exercice de la pensée critique et l'expression d'une opinion personnelle. Au début des années 2000, les méthodes d'enseignement communicatives qui étaient à la mode en Belgique tombaient parfois à plat, notamment lors des cours d'oral. Un jour, lassée de tenter de susciter des réactions spontanées à partir de documents authentiques, j'ai demandé à une étudiante de me remplacer au pied levé. Un peu hésitante, elle a simplement repris la même question en interrogeant ses camarades une par une, chacune commençant par constater qu'elle était d'accord avec ce qu'avait dit la précédente, puis en reformulant la même idée avec d'autres mots. La découverte de cette méthode, qui me reste étrangère, coexiste cependant aussi avec un autre souvenir, celui d'une étudiante pointant, avec une surprenante sûreté, le nombrilisme d'un écrivain belge contemporain dont le livre n'avait pas dû lui plaire.

Le deuxième grand étonnement éprouvé au contact de la Pologne « réelle » est ce que j'appellerais, le démenti des couleurs. À l'inverse du chanteur de *Nathalie* qui constate « la Place rouge était blanche¹² », le voyageur belge peut se laisser surprendre par des couleurs moins maussades que ne le laissent supposer les reportages tournés à la fin de la guerre froide. Alors que je vivais déjà depuis un certain temps en Pologne, j'avoue être restée figée la première fois que j'ai aperçu la Baltique. Si la Méditerranée est du côté de l'Azur et que l'Océan Atlantique prend parfois des reflets métalliques, la côte belge varie du vaguement bleu à la couleur terrain vague¹³. La Baltique ne pouvait donc qu'être une version plus sombre de la mer du Nord... Il m'a semblé observer la même incrédulité sur le visage de ceux que j'ai surnommés « mes deux premiers touristes belges ». Ils sont apparus un beau jour dans une des rues partant du Rynek cracovien. On aurait dit les Dupondt, mais sans uniformes ni moustaches ; l'essentiel était que l'un semblait penser « Étrange, comme c'est étrange... » pendant que l'autre devait songer « Bizarre ? Vous avez dit bizarre ?¹⁴ ». Le premier s'intéressait à l'élégance d'une passante tandis que le second contemplait les

12 La chanson de Gilbert Bécaud remonte à 1964.

13 La chanson de Brel (*Le plat pays*) rend peut-être un peu trop pessimiste.

14 Ces deux répliques, passées dans la langue courante, viennent de *Drôle de drame* de Marcel Carné. Le film avec Louis Jouvet et Michel Simon a contribué au succès de cette scène.

façades bien plus colorées que celles de la Grand Place à Bruxelles et moins monotones aussi que cette brique que nous prétendons avoir dans le ventre.

Mes meilleurs guides à Cracovie étaient, avant tout, mes amis polonais, mais il y avait aussi des Belges installés en Pologne depuis plus longtemps.

L'un de ces compatriotes m'a un jour emmenée dans un lieu qui, disait-il, valait particulièrement le détour : la Basilique des Franciscains. Les motifs végétaux qui envahissent les murs surprennent, car, à Bruxelles, l'Art nouveau a plutôt fleuri dans les riches maisons bourgeoises, un hôpital ou encore à la maison du Peuple que dans les églises gothiques. Dans le même ordre d'idées, les voûtes de Sainte Gudule ne font pas immédiatement penser au ciel étoilé. Mais pour mon cicérone, l'étape ultime de la visite était ce vitrail de Wyspiański, que l'on découvre soudain au moment où l'on revient sur ses pas. L'effet produit rappelle un peu *Le Dieu créateur* de la chapelle sixtine tout en inversant certains motifs et certaines perspectives. Et puis il y a ce bleu qui réjouit, surtout si le soleil s'en mêle ; ce bleu lumineux, dans mon for intérieur, je le nomme le bleu polonais.